

LE JOUR, 1947
15 Avril 1947

A PROPOS DE DEUX DISCOURS

François Mauriac recevant à l'Académie française Paul Claudel c'est comme si deux lumières l'une matinale, l'autre d'avant-minuit avançaient l'une vers l'autre ; comme une étreinte, dans la confusion terrestre du sacré et du profane, de la foi et de l'amour.

Le chemin, des héros de Mauriac à ceux de Claudel, c'est, avant Rimbaud, dans le Baudelaire de « l'Aube Spirituelle qu'on le trouve.

« Par l'opération d'un mystère vengeur... »

Ces jours-ci seulement, nous avons pu lire les grandes, les poignantes pages. L'écho de ces discours dépasse pour une fois les lettres et leur musique, les nobles règles de l'Art, la magie des mots, l'expression subtile des pensées. On n'avait pas vu se rencontrer comme en un choc surnaturel et dans un langage aussi dépouillé, de tels actes d'espérance et de foi.

L'Eglise militante avait-elle jamais reçu en une heure de cette résonance, en une circonstance aussi solennelle, de deux laïcs de cette taille, de deux hommes de ce degré d'intelligence et de connaissance, un tel témoignage ?

Claudé, Mauriac : deux générations qui se pressent vers le terme de leur course, deux aspects de la raison et de la spiritualité, établis puissamment l'un dans l'écriture, dans ses allégories sublimes et dans ses chants, l'autre dans la chair vaincue, ravagée par la tentation et par le péché et que le sacrifice sauve.

Une telle rencontre marque une époque, réconcilie avec ce temps cruel, aussi décevant que les promesses de ses philosophes desséchés.

L'émotion est telle après avoir lu ces pages d'où l'artifice est à peu près banni, l'émotion est telle qu'on n'a plus envie de rien mais seulement de se mettre la tête dans les mains et de se plonger dans l'invisible envahissant.

« Il est doux, dit Claudel, pour un homme qui ne va pas tarder à céder la place à son souvenir de lire à ceux qui l'entourent autre chose que de la défiance, de l'étonnement ou de l'indifférence ».

« Beaucoup de morts et de vivants, répond Mauriac me pressent de vous parler comme si nous étions seuls vous et moi ».

Il n'a pas été donné souvent à ce siècle, sous la Coupole fameuse des bords de la Seine, d'entendre murmurer de telles confidences. Où sont les jeux de l'esprit, les manifestations de la gloire un peu vaniteuse et pédante, les semonces des Immortels à ceux qui ont l'audace de leur demander à leur tour l'immortalité ? Où sont les réceptions de tant de Pharisien illustres le long des années où la religion de la « rente » et du « progrès » faisait un tel tort au patrimoine de la France ?

Il a fallu la négation collective de la Lumière, l'âge d'airain du marxisme intégral, la brutalité de l'humanité envers ses propres entrailles, sa chute enfin au niveau de la bête enseignée par une dialectique d'enfer, pour susciter une manifestation aussi prodigieuse de la spiritualité.

Dans le discours de Claudel comme dans celui de Mauriac même à travers les passages qui peuvent ressembler à une apologie ou à des remontrances, il y a l'exaltation tranquille de la certitude au contact de l'infini.

Poètes au fond l'un et l'autre, l'un procédant du chapitre de la Création dans la Genèse, l'autre de celui du Paradis perdu, Claudel penché sur la Rédemption et Mauriac sur les eaux troubles du péché, nous avons entendu leur voix pareille à celle des Prophètes.

Ce ne serait que pour la séance du 13 mars dernier à l'Académie française, la France aurait le droit de s'imposer comme jamais au tendre respect de l'univers.